

11. Everstine D.S., L. (1993): « Des Gens en Crise » *Epi*, Paris.
12. Cirillo S., & Di Blasio P. (1992): *La Famille Maltraitante*, Paris, ESF.
13. Samardzic I. (1990): *La Violence Conjugale: Approche Systémique*, Université de Liège.
14. Benoit J.C. (1996): « De l'Ethos au Contexte, et du Contexte au Transcontextuel » *Généralisations*, N° 7.
15. Goldner V., Penn P., Sheinberg M., Walker G. (1990): « Love and Violence: gender Paradoxes in Volatile Attachments », *Family Process*, Vol. 29, N° 4, december, p. 359.
16. Hernandez I. (1997-1998): *Rapport de Stage*, DESS de Psychologie de l'Enfant et de l'Adolescent, Université de Provence, UFR de Psychologie.
17. Raffin C. (1997): « De l'Incertitude Etiopathogénique en Psychiatrie à la "Certitude" Evaluative en Psychothérapie », *Thérapie Familiale*, Genève, Vol. 18, N° 4, pp. 311-322.

PETITS ACTES DE LA VIE: Une résistance quotidienne à la violence et aux autres formes d'oppression

Allan WADE*

Résumé: *Petits actes de la vie: Une résistance quotidienne à la violence et aux autres formes d'oppression.* – Dans cet article Allan Wade développe l'idée que toute personne victime de violence et d'oppression développe des comportements de résistance vis-à-vis de cette violence ou de cette oppression. La découverte de cette résistance spécifique constitue une ressource thérapeutique importante souvent ignorée par les professionnels.

Summary: *Small acts of living: Everyday resistance to violence and other forms of oppression.* – In this paper; Allan Wade describes an approach to therapy which is based on the idea that whenever people are badly treated, they resist. The focus of the approach is to engage people in a conversation concerning the details and implications of their own resistance. Through this process, people begin to experience themselves as stronger, more insightful, and more capable of responding effectively to the difficulties that occasioned therapy.

Mots-clés: Violence – Résistance – Oppression – Abus.

Key words: Violence – Resistance – Oppression – Abuse.

La plupart des gens qui recherchent l'assistance de thérapeutes ont été victimes de violence ou d'autres formes d'oppression. Dans cet article, je décris une approche thérapeutique basée sur l'observation suivante: lorsque des gens sont maltraités, ils résistent. Parallèlement à chaque histoire de violence ou d'oppression, existe l'histoire d'une résistance déterminée, créative et prudente. A part quelques exceptions notables (cf. Burstow, 1992; Epson, Murray, & White, 1992; Gilligan, Rogers, et Tolman, 1991; Kelly, 1988), la notion d'une « résistance vivante » est absente de la littérature traitant de la théorie et de la pratique de la psychothérapie¹. En conséquence, la plupart des moyens mis en œuvre pour résister spontanément aux abus sexuels et viols, coups, violences verbales, harcèlement, humiliations et autres formes d'exploitation, d'exclusion ou de discrimination ont été ou ignorés ou considérés comme des pathologies. Au contraire, l'objectif de mon approche est de

* PhD – University of Columbia, Canada.

¹ En me référant à une résistance saine, j'entends seulement introduire l'idée que la résistance à la violence et l'oppression est à la fois un symptôme de vie et une vie décidée. Je ne veux pas suggérer l'existence d'une résistance morte ou mal adaptée.

centrer la conversation thérapeutique avec une personne sur les détails et les implications de sa propre résistance. Grâce à ce processus, les personnes commencent à se sentir plus fortes, plus perspicaces et plus capables de répondre efficacement aux difficultés qui les ont amenées en thérapie².

Résistance quotidienne et hypothèse de capacités préexistantes

En dépit de plusieurs différences importantes, les thérapies brèves, orientées vers la solution, systémiques (Milan) et les thérapies brèves narratives partagent une caractéristique commune : l'hypothèse de capacités préexistantes. (Cecchin, 1992 ; de Shazer, Berg, Lipchik, Nunally, Molnar, Gingerich et Weiner-Davis, 1986 ; White & Epton, 1990 ; White, 1992, 1995). Il s'agit de l'opinion selon laquelle les gens qui vont en thérapie possèdent déjà une capacité inhérente pour répondre efficacement aux difficultés auxquelles ils sont confrontés. Les premiers thérapeutes systémiques familiaux pensaient que la simple interruption des patterns de pensée et d'interaction qui maintenaient le problème, permettrait à la famille de trouver ses propres solutions. Les thérapeutes narratifs ou orientés vers les solutions font l'hypothèse d'une capacité préexistante et vont plus loin en les examinant en détails et en en faisant le principal sujet de la conversation thérapeutique. A partir de là, considérer qu'ils possèdent aussi une capacité préexistante pour résister à la violence et aux autres formes d'oppression, constitue un petit pas supplémentaire. Celui-ci n'est pas forcément évident. En fait, comme nous allons le montrer, une telle résistance est toujours présente.

Au début il peut être difficile d'identifier la résistance d'une personne abusée sexuellement, battue, victime de racisme etc., parce que ce qui est considéré comme une résistance au moins dans la culture populaire nord-américaine est typiquement basé sur le modèle d'un combat d'homme à homme, combat présumé brutal et dont les combattants sont de même force (Bavelas & Coates, 1990). Si une personne ne se bat pas physiquement, elle est supposée ne pas avoir résisté (Burstow, 1992 ; Kelly, 1988 ; Scott, 1985, 1990). De plus, le mot résistance a un sens bien établi en psychanalyse où il se rapporte à la tendance supposée des gens de construire des défenses psychologiques contre un matériel menaçant inconsciemment. Plus fréquemment, ce mot est utilisé en référence à ceux qui ont l'audace de quitter une thérapie prématurément ou qui refusent de suivre les conseils et prescriptions des professionnels. Les significations de ce mot qui sont limitées et entièrement orientées vers la pathologie rendent plus difficiles un discours sur l'existence d'une résistance saine contre la violence et l'oppression.

Je propose ici de considérer comme une forme de résistance tout acte, qu'il soit comportemental ou mental, par lequel une personne tente de dévoiler, de résister, de repousser, d'arrêter, de prévenir, de se protéger de, de lutter contre, d'empêcher, de

² Cette approche aidait aussi bien les hommes que les femmes, les adultes que les enfants violés, abusés sexuellement, battus (en incluant les femmes à la fois battues et violées par leur maris), humiliés, victimes de racisme, d'exclusion, de discrimination sexuelle ou autre, ainsi que pour les personnes qui ont été maltraitées dans une institution ou professionnels. Elle peut aussi être utilisée en parallèle avec l'approche développée par Alan Jenkins, pour les hommes violents.

refuser de se soumettre ou de s'opposer à toute forme de violence ou d'oppression (incluant tout type d'irrespect) ou aux conditions qui font que ces actes sont possibles³. De plus, tout essai pour imaginer ou établir une vie basée sur le respect et l'égalité pour soi-même ou quelqu'un d'autre. Cela représente en fait une forme de résistance qui inclut tout effort pour réparer le mal causé par la violence ou les autres formes d'oppression. Cette définition ne doit être comprise que comme point de référence. En effet, c'est seulement en thérapie, lors de consultations, que pourra être précisé en quoi les réponses spécifiques à la violence et à l'oppression peuvent être considérées comme des formes de résistance, ainsi que la signification précise de l'existence de cette résistance⁴. L'exemple suivant illustre la résistance de Joanne devant la violence subie par sa mère, ses frères et elle-même⁵.

Joanne

Joanne, 23 ans, vint en thérapie parce qu'elle était déprimée et s'inquiétait à propos d'elle-même. Elle avait été diagnostiquée comme dépressive par un psychiatre et comme agoraphobe et dépressive par un autre. Les deux avaient recommandé des médicaments qu'elle avait refusés. Le plus inquiétant pour Joanne était le fait qu'elle avait le sentiment de ne plus progresser dans sa vie : elle n'avait aucune idée précise de ce qu'elle voulait faire dans l'avenir et avait raté plusieurs entretiens d'embauche parce qu'elle était effrayée de quitter la maison. Elle semblait aussi embarrassée par le fait qu'elle vivait toujours avec sa mère, son père et un de ses quatre grands frères.

Après deux rencontres, Joanne rapporta quelques progrès qui lui semblaient plutôt mineurs. Au troisième entretien, j'arrivai à lui demander qui la regretterait le plus si elle quittait la maison. Elle répondit que c'est à sa mère qu'elle manquerait le plus parce que Joanne était la seule qui pouvait « manier » son père. Le père de Joanne avait été violent physiquement et verbalement envers la mère de Joanne, Joanne et ses frères, aussi loin qu'elle se souvienne. Il frappait ou poussait sa mère régulièrement, hurlait fréquemment et la menaçait de ses poings, faisait des

³ Un certain nombre des verbes utilisés dans cette définition ont été pris dans le « Concise Oxford Dictionary » (8^e édition, 1990) qui définit la résistance comme un effort pour « 1... aller à l'encontre d'une action ou ce qu'il en résulte ; repousser ; 2... stopper une avancée ou les progrès qu'elle permet ; empêcher d'atteindre, de pénétrer, etc. ; 3... s'abstenir... ; 4... affronter ; essayer d'empêcher ; refuser d'obéir... ; 5... faire de l'opposition... » (p. 1024).

⁴ Une description détaillée d'un entretien montre mieux les avantages de la résistance qu'un court article. J'utilise une grande variété de pratiques en association avec les thérapies brèves, systémiques (p. ex., le dernier Boscolo et Cecchin), orientées vers la solution ou narrative. Généralement, je demande aux gens de me décrire comment ils ont répondu à la violence plutôt que comment ils en ont été affectés. Selon moi, il est important de faire une distinction entre les réponses et les effets, dans les questions posées. Les réponses à ces questions demandent la description d'actes mentaux et comportementaux très subtils et apportent beaucoup au patient. C'est un procédé qui renvoie dans le contexte de violence ou d'oppression mentalement et physiquement. Il inclut les mauvais effets et essaye de comprendre la logique du moment du point de vue de la victime.

⁵ Joanne est un pseudonyme. Katie et Pam préférèrent que j'inclue leur vrai nom.

remarques racistes, était imprévisible, dépensait la plupart des revenus dans l'alcool, mentait, faisait peur et intimidait tous les membres de la famille.

Comme Joanne décrivait la conduite de son père, je lui demandai comment elle avait répondu à la fois mentalement et physiquement lorsque cela se produisait et ce à différents moments de sa vie. Joanne me dit qu'elle était intervenue entre sa mère et son père de nombreuses fois; une fois, dans son enfance, elle empêcha son père de pousser sa mère dans les escaliers en s'accrochant solidement aux jambes de sa mère; elle et ses frères avaient construit une cachette dans le sous-sol où ils emmenaient leur mère quand leur père rentrait saoul; Joanne lui hurlait de « se taire et de la laisser seule»; elle détournait son attention; elle lui disait de « demander de l'aide»; elle essayait de « le calmer»; elle lui disait de partir; elle l'évitait en ne répondant pas à ses questions ou saluts, en regardant dans une autre direction, en allant hors d'une pièce lorsqu'il entrait, en le mettant hors des projets de la famille, en refusant d'aller avec lui et en usant de nombreux autres moyens; elle refusait de l'embrasser le soir en allant se coucher; elle devenait sarcastique. Une fois, alors qu'il allait la frapper, elle lui avait dit: « Continue, sale type!». Après cela, il ne la frappa plus jamais. Joanne encouragea aussi sa mère à téléphoner à la police et à quitter la maison.

En grandissant, Joanne est devenue à la fois plus méfiante et plus protectrice envers sa mère et ses frères. Elle vidait l'alcool dans l'évier, parfois devant lui; elle disait à ses amis alcooliques d'aller « se faire foutre»; elle appelait la police; elle l'injurait; elle trouvait des excuses pour ne pas rentrer à la maison; une fois, elle refusa de poser à côté de son père pour une photo de famille. Joanne refusait aussi de faire ce que son père lui disait et en plus faisait instinctivement ce que son père lui interdisait (par exemple, se faire tatouer). Pendant un certain temps, elle refusa aussi l'autorité de sa mère. Elle trouvait des amis qui ne plaisaient pas à ses parents et avec lesquels elle passait beaucoup de temps. Joanne rejetait aussi l'autorité des personnes qui la considéraient comme quelqu'un de problématique comme ses professeurs qui la jugeaient sans savoir ce qui se passait chez elle.

Puis je lui posai quelques questions qui, je l'espérais, lui permettraient d'organiser les croyances, les valeurs et les obligations sous-tendant ses réponses à la conduite violente de son père. Par exemple: « En vous basant sur votre éducation, sur toutes les choses que vous avez dû vivre ou dont vous avez été témoin, alors que vous étiez enfant, quels types de décisions avez-vous prises à propos du genre de personne que vous vouliez être? ». Joanne me dit longuement qu'il était très important pour elle d'être traitée avec respect et elle décrivit comment elle traitait les autres respectueusement (même son père lorsqu'il se comportait de façon raisonnable). Elle était devenue une antiraciste dévouée. Elle s'était beaucoup amusée avec ses neveux et nièces et était toujours là pour les écouter. J'appris aussi que Joanne prenait plaisir à mettre à jour des tromperies, à démonter des excuses, à transgresser des restrictions de toutes sortes imposées arbitrairement, et généralement à faire et à penser à ce qu'elle voulait plutôt que ce qu'on lui disait. Nous avons plaisanté gentiment sur les nombreux plaisirs à « être » un problème de comportement. Nous avons aussi discuté de la compassion qu'elle ressentait encore pour son père.

Puis je lui dis qu'à mon avis, la plupart des réponses qu'elle faisait à son père représentaient différentes formes de résistance ou de défense, dans la meilleure

acceptation de ces termes. Elle approuva, bien qu'elle dit ne les avoir jamais considérées comme cela auparavant. Elle avait discuté du comportement de son père avec les deux psychiatres et lors d'une thérapie de groupe qu'elle avait suivie pendant quelques semaines, mais il n'avait jamais été question des différents moyens avec lesquels elle s'était opposée à son père. Joanne disait que de parler de sa résistance lui faisait réaliser qu'elle était « beaucoup plus forte » qu'elle ne le pensait et elle prédisait que de connaître sa propre histoire de résistance allait beaucoup l'aider.

Quand nous nous sommes revus deux semaines plus tard, Joanne rapporta qu'elle avait bien mieux mangé et dormi, elle s'était mieux concentrée, sa mémoire fonctionnait mieux, elle se sentait plus confiante et plus battante. Elle était sortie régulièrement et avait contacté un employeur pour un travail (qu'elle a obtenu plus tard). En réponse à certaines questions à propos de son organisation pour accomplir ces choses, Joanne disait que plus elle pensait à la façon dont elle avait contenu la violence de son père, plus elle réalisait qu'elle pouvait faire face à toute situation. Elle sentait qu'elle était « entrée » dans sa vie. Nous nous sommes rencontrés deux autres fois en trois mois. Il n'y avait plus aucune trace de dépression ou d'agoraphobie.

Les qualités d'une résistance naturelle et spontanée

Les actions de Joanne sont des exemples d'un certain nombre de qualités évidentes dans beaucoup de formes de résistance individuelle. Premièrement, ses actions étaient spontanées et opportunes dans la mesure où elles n'étaient en aucune façon enseignées ou prescrites. Elle répondait simplement aux abus de son père, de sa propre initiative, en faisant du mieux qu'elle pouvait pour se protéger et protéger les autres, pour le stopper et pour établir une vie à part. Chaque jour, elle profitait d'opportunités pour refuser ses ordres, lui désobéir, contester son opinion et montrer sa vulnérabilité. Deuxièmement, ses actions montrent une prudence remarquable; bien que sa résistance soit subtile et déguisée, même quand elle défiait son père ouvertement, elle le faisait d'une manière qui diminuait la probabilité d'un dommage supplémentaire. Troisièmement, elle était extrêmement déterminée; malgré une souffrance terrible, une certaine confusion, les sentiments de peur et de solitude, elle persistait à s'opposer à la violence et à poursuivre un type de vie radicalement différent. Quatrièmement, ses actions n'étaient pas basées sur l'attente d'un succès immédiat. Elle n'avait aucune preuve évidente qu'elle pouvait espérer un changement de comportement de son père et pourtant elle continuait à résister. En fait, elle devenait seulement plus déterminée avec le temps. La résistance de Joanne était continue et quotidienne, dans la mesure où elle ne résistait pas seulement au moment où son père était violent et l'abusait, mais elle s'employait plutôt à détruire constamment son autorité dans la famille et à protester contre son exigence exagérée quant à ses droits de père.

La relation entre l'oppression et la résistance

Les formes précises que prend la résistance dépendent de la combinaison unique entre dangers et opportunités qui existent dans chaque situation donnée. Avant qu'il

soit possible d'apprécier comment des actes spécifiques représentent des formes de résistance dans les situations dans lesquelles ils arrivent, il est nécessaire de comprendre la relation entre l'oppression et la résistance. Le proverbe éthiopien suivant constitue la première ligne du livre de James Scott (1990), *La domination et les Arts de la résistance*: «Quand le puissant seigneur passe, le sage paysan salue profondément et pète silencieusement». (p.v.) Ce proverbe exprime une vérité importante à propos de la nature de la résistance et de sa relation avec l'oppression. En effet, les gens qui s'engagent dans des actes de violence ou d'oppression, le font toujours pour supprimer toutes les atteintes qui peuvent être faites à leur autorité, souvent avec une férocité qui dépasse largement l'acte d'origine. Ceci est bien connu, même si l'on en parle rarement. Un employé maltraité par son employeur sait bien que chaque expression d'une différence d'opinion aboutira probablement à un licenciement, à une mauvaise appréciation de la qualité de son travail, ou à tout autre obstacle en vue de son avancement. Une femme battue par son mari peut prédire, à partir d'une expérience durement acquise, que tout effort pour le quitter sera suivi de menaces et d'une violence extrême. Les enfants qui sont abusés sexuellement sont amenés à croire que s'ils révèlent l'abus, ils seront rejetés par les personnes qui les aiment, méprisés par les autres ou même blessés par l'abuseur. Beaucoup de personnes qui résident dans des institutions psychiatriques savent que toute protestation sur la façon dont ils sont traités, surtout si elle est exprimée avec émotion, sera probablement interprétée comme une preuve supplémentaire de leur maladie. Ainsi, les personnes soumises à la violence et à d'autres formes d'oppression ont à faire face à la très réelle menace de représailles au moindre signe d'autodétermination. C'est pour cette raison qu'un défi ouvert est la forme de résistance la moins habituelle (Scott, 1985, 1990).

Le proverbe montre aussi un type de conscience tactique évidente dans beaucoup de formes de résistance. Comme le sage paysan, les personnes qui sont forcées de vivre sous une surveillance étroite, avec une menace constante de représailles, comme les femmes battues par leurs maris, les enfants abusés sexuellement, les employés harcelés, deviennent par nécessité experts dans les différentes manières de «jouer le jeu», de «faire le dos rond», de «lui dire ce qu'il veut entendre» ou de «le baratiner». Elles utilisent ces modalités subtiles de résistance à la place de formes plus ouvertes ou en combinaison avec elles. Par exemple une femme me disait qu'elle faisait mentalement sa liste de courses pendant que son mari avait des relations sexuelles «sur» elle⁶. Une autre femme entrait dans le jeu de son mari violent qui l'accusait d'être folle (d'être si souvent en colère contre lui) au point qu'elle l'avait convaincu qu'elle allait avoir une sismothérapie pour déconnecter le centre de la colère dans son cerveau. Ces tactiques qui comprennent inévitablement une part de supercherie, procurent, aux personnes violentées, une sorte de rempart derrière lequel elles peuvent garder et protéger leurs véritables pensées et intentions (Scott 1990).

Dans les cas de violences les plus extrêmes, lorsque la victime a des raisons de croire qu'elle sera tuée ou blessée de multiples façons pour la plus petite opposition, la seule possibilité de résistance réside dans l'intimité offerte par l'esprit. Par exemple

⁶ Normalement je ne voudrais pas utiliser le mot «sexe» pour décrire cet acte qui n'est pas un acte réciproque. Mais une femme m'a parlé de cet acte comme du sexe c'est pourquoi j'ai utilisé ce mot.

Stephenson (1992) a décrit comment un prisonnier politique, victime de torture, dont les articulations des doigts étaient écrasées les unes après les autres avec un marteau et qui était frappé lors de la moindre expression de souffrance ou de colère, avait résisté en jouant dans son esprit à des jeux mathématiques compliqués. Pam, une femme dont les remarques sur la résistance seront citées un peu plus loin, se décrivait comme flottant mentalement derrière l'oreille d'un éléphant bleu, chaque fois que son père la violait. Une autre femme, en réfléchissant aux différentes façons qu'elle avait de résister aux abus sexuels de son père, fit la remarque suivante: «Je savais qu'il pouvait prendre mon corps mais qu'il ne m'aurait jamais.⁷» De plus, beaucoup de personnes rapportent avoir imaginé des conversations avec leur bourreau au cours desquelles ils expriment leur colère, assèment des répliques cinglantes, réfutent ses affirmations par des réparties bien envoyées, et généralement «le remettent à sa place».

Mon propos n'est pas de suggérer que la résistance prend toujours des tournures aussi indirectes et déguisées. En fait, la plupart des formes de résistance se situent entre une opposition ouverte d'une part et des actions complètement déguisées d'autre part. Et il est important de ne pas enjoliver de telles formes de résistance et de ne pas exagérer leur efficacité pour arrêter la violence. Ce sont les actes désespérés de personnes vivant dans une solitude, une peur et une souffrance extrêmes. Ils ne peuvent pas se substituer à une vie fondée sur le respect et l'égalité. La reconnaissance de telles résistances n'exclut en rien la compréhension et la reconnaissance du mal causé par la violence et l'oppression. A mon avis, il est d'une importance vitale de montrer que les personnes continuent à résister avec prudence, créativité et avec une détermination étonnante lorsqu'ils sont face aux formes de violence les plus extrêmes.

Le remarquable livre d'Erving Goffman, *Asylums*⁸, est à mon avis l'une des études les plus importantes sur la résistance. En plus de l'examen détaillé des différentes réponses à la subordination et aux mauvais traitements dans différentes relations de pouvoir asymétriques, Goffman y expose son étude des réponses des malades mentaux aux attaques variées faites à leur dignité, y compris leur participation consciencieuse à des activités prescrites, liées à leur traitement et à l'organisation de l'institution. Goffman avait observé que les patients inventaient de nombreuses méthodes pour déjouer les attentes de l'équipe et modifier les conditions de leur vie quotidienne. Par exemple, ils se servaient du matériel de l'hôpital mais pas de la manière prescrite, ils utilisaient le système en feignant la maladie, en chipant de la nourriture supplémentaire. Ils assistaient ponctuellement à des séances de thérapie ou à d'autres événements pour obtenir une récompense comme des cigarettes ou pour rencontrer des amis. Ils avaient aussi inventé de nombreuses méthodes pour échapper à la surveillance et se procurer de l'argent illicitement.

Goffman a décrit également un certain nombre de façons par lesquelles les patients exprimaient leur mécontentement: par exemple, par des sarcasmes, des

⁷ Ces actes d'imagination, et d'autres comme celui-là, sont souvent comparés à des dissociations, ce qui n'est pas une bonne association. Mon opinion est qu'il s'agit de la construction d'associations imaginaires qui sont vraiment des actes de survie.

⁸ Goffman n'utilise pas le mot résistance.

regards furieux, des ronchonnements, des plaintes, par divers rituels d'insubordination, des parodies (comme de rire bizarrement lors de piètres plaisanteries d'un soignant) et d'autres formes exagérées de compliance.

Grâce à son intérêt caractéristique pour les détails, Goffman a fait l'observation suivante :

Il existe une posture particulière qui peut être prise vis-à-vis d'une autorité étrangère ; elle combine rigidité, dignité et froideur ; ce mélange particulier communique une insolence insuffisante pour entraîner une punition immédiate et exprime pourtant que la personne est son propre maître. Dans la mesure où cette communication réside dans la façon de maintenir son corps et sa tête, elle peut être constamment transmise quel que soit l'endroit où se trouve le malade. (p. 318)

Il a également noté que le repli dans le mutisme était fréquemment une réponse standard à l'équipe. C'est seulement avec beaucoup de réticence que l'équipe acceptait de traiter cette réponse comme le symptôme d'une maladie mentale plutôt que comme l'expression d'un défi.

Finalement, dans sa discussion sur la façon dont les « idéalistes méticuleux » arrivent à éviter de coopérer avec les autorités, Goffman fait la remarque suivante :

Les situations extrêmes nous apprennent beaucoup, non pas tant sur les grandes formes de loyauté et de trahison que sur les petits actes de la vie. (1961, p. 181)

La portée de cette phrase – « les petits actes de la vie » – qui montre avec tant de justesse l'esprit et la qualité de tant de formes de résistance, est due en partie à l'utilisation littérale et ironique du mot petit. Il est vrai que les actes de résistance sont souvent vraiment petits, dans la mesure où il s'agit de « micro »-comportements de communication. La parodie, le mensonge, le retrait dans le mutisme, l'ignorance feinte, le mépris à peine voilé, les grognements, ou un salut déferent sont accomplis avec succès grâce au contrôle attentif des aspects les plus subtils du comportement.

Un examen minutieux nous fait percevoir les outils normaux de la communication quotidienne comme des armes importantes pour l'expression de la résistance.

Pourtant, d'un autre point de vue, cette phrase est un oxymore⁹.

Dans un contexte de violence ou d'oppression, où chaque signe d'affirmation de soi peut être l'objet d'une répression brutale, il n'y a rien de tel qu'un « petit » acte de la vie. Tout acte de résistance dans ces circonstances, est en soi profondément signifiant, en dépit de ce qui peut sembler avoir été réalisé. Par exemple, bien qu'il puisse sembler que le sage paysan a accompli très peu, un examen plus approfondi montre que ses tactiques tirent parti de l'une des incertitudes les plus frustrantes des personnes ayant une position d'autorité, surtout si cette dernière est exercée par l'intermédiaire de la peur¹⁰. Précisément parce que conventionnellement les

⁹ Pour cette raison, je trouve qu'il est utile de demander aux gens de décrire les expressions des visages, les tons de voix, les positions, et ainsi de suite, répondant aux mauvais traitements. Chaque question obtient fréquemment comme réponse une description déguisée ou indirecte de l'expression de la protestation.

¹⁰ L'acte de pêter en présence de ce grand seigneur peut même avoir été voulu par le paysan avec un certain plaisir lié à une performance interdite et surtout un acte puéril – particulièrement quand cela fait intervenir une telle partie du corps – en présence de quelqu'un de digne.

marques de déférence sont attendues, dans la mesure où toute forme de refus constitue un affront, ou un défi, elles ne donnent à l'autorité aucune information réellement fiable sur les véritables intentions et croyances du subordonné. Ainsi, tout en gardant son intimité intacte, le sage paysan est capable de retourner la signification présumée de son salut. Alors que les apparences sont conservées, désormais, ce salut n'est plus l'expression de son respect ou de sa subordination volontaire ; il le transforme en une façade qui cache son mépris et en permet l'expression silencieuse. De cette façon il préserve sa dignité (par exemple son statut d'être humain égal en valeur à celui du grand seigneur) au moment même où l'on attendait de lui qu'il y renonce. Quelle que soit la satisfaction du seigneur devant le salut du paysan, elle est superficielle comparée à celle de ce dernier.

Les actes qui peuvent apparaître inconséquents en eux-mêmes peuvent constituer les bases d'une action plus efficace, comme le montre l'exemple suivant dans lequel une femme décrit l'une de ses réponses à l'inceste.

Je me souviens de la première fois où j'ai pris cette décision capitale. La décision en elle-même me faisait aussi peur que d'être à côté de lui. Je me souviens être restée debout derrière lui à lui tirer la langue après avoir pris cette décision, et bien sûr il m'a surprise (rires). Mais il n'a pas fait grand chose contre cela, et j'ai pensé « oh, c'est bon » et c'est comme cela que j'ai commencé. (Kelly, 1988, 174-175)

Cet exemple de résistance est un de ceux qu'a recueillis Liz Kelly (1988), une anglaise féministe. Faisant de la recherche, elle s'est intéressée à la façon dont soixante femmes avaient survécu, fait front et résisté au viol, à l'inceste et aux abus sexuels¹¹. Même en utilisant une définition de la résistance plus restrictive que la mienne, Kelly a trouvé que plus de la moitié des femmes qu'elle avait interviewées avaient depuis le début résisté à l'inceste et que toutes les femmes résistaient au viol au moment de sa survenue.

L'un des résultats les plus intéressants et les plus inattendus de l'étude de Kelly fut que beaucoup de femmes ont rapporté se sentir mieux après l'interview réalisé pour cette recherche et lui ont attribué ce mieux-être. Comme une femme le fit remarquer :

Ce qui m'est venu à l'esprit était... il semble tout au long de ma vie que j'ai essayé de correspondre à cette image et que tous les problèmes que j'ai eus étaient liés à ma révolte contre cela... juste de la résistance (regards)... et je me sens en colère de n'avoir pas pu le voir jusqu'à maintenant. (p. 184)

Cette femme exprimait combien il était important pour elle de reconnaître qu'elle avait en fait résisté à l'abus.

Bonnie Burstow (1992), une Canadienne radicalement féministe, anti-psychiatre et thérapeute, a suggéré que les différentes formes de la résistance des femmes

¹¹ Kelly fait une distinction entre la survie, la résistance et le fait de s'en tirer. Je pense que c'est un livre brillant mais je ne crois pas qu'il y ait une distinction claire entre ces trois caractéristiques. Je crois que les termes de capacité de survie et de stratégie pour s'en tirer sont souvent utilisés pour caractériser des actes qui sont des formes de résistance.

vis-à-vis de la violence des hommes pouvaient être placées sur un continuum¹². A l'une des extrémités du continuum on trouve les actions qui n'arrêtent pas la violence ou qui ne changent pas le statu quo, mais qui néanmoins, montrent la conscience simple mais cruciale que quelqu'un a été traité irrespectueusement. A l'autre extrémité se trouve l'action collective basée sur la conscience critique de la violence agie à travers des relations patriarcales de pouvoir. Burstow soutient que la psychiatrie orthodoxe est une institution patriarcale, en elle-même opprimante, qui transforme en pathologies beaucoup de formes de résistance des femmes vis-à-vis de la violence des hommes, comme va le montrer l'extrait suivant.

Les actes de certaines femmes sont réduits, individuels, et à la limite de la résignation, et pourtant il s'y trouve un noyau de résistance qui est poignant et plein de sens. Dans cette catégorie nous trouvons la femme d'intérieur qui arrête de nettoyer et s'assied, malheureuse et « incapable » de faire quoi que ce soit. Dans le passé, la psychiatrie aurait dit qu'elle avait une dépression nerveuse. Aujourd'hui, elle dirait qu'elle est une « déprimée chronique ». Ces diagnostics ne sont pas faux mais plutôt horriblement limités. Elle est clairement « malade à en mourir » de ces travaux ménagers répétitifs et sans fin qui lui reviennent en tant que femme... Elle ne « peut plus le supporter » et tout son être se révolte... ce qui veut dire à un certain niveau... qu'elle ne l'acceptera plus ». Bien que ce refus ne soit pas le fruit d'une réflexion, et qu'il soit seulement une dimension de ce qui est en train de se produire, cette femme à sa manière, est en train de faire grève. Une femme qui a toujours mal à la tête fait grève de la même façon. (1992, p. 16)

A mon avis, l'un des aspects les plus valables du travail de Burstow est qu'elle reconnaît qu'une prise de conscience « naissante », même si elle n'est pas exprimée clairement, est implicite même dans les formes de résistance les moins visibles, les plus modestes et les plus désespérées. Bien qu'elle prône la résistance collective grâce à une prise de conscience comme un objectif majeur pour les femmes, contrairement à certains théoriciens qui recommandent l'augmentation de la conscience comme une méthode pour augmenter le pouvoir (Moreau, 1990, Carniol 1992), elle réfute l'opinion selon laquelle une résistance « réelle », « vraie » et « saine » n'est possible que lorsque quelqu'un est parvenu à cette prise de conscience.

Le langage de la résistance, de la protestation, de la contre-attaque est aussi une part importante de l'approche narrative (White, 1992, 1995 ; White & Epsom, 1990). Pourtant, ici, il est utilisé de façon extrêmement large. Par exemple, les enfants et les familles peuvent être amenés à parler de leur résistance à un « caca sournois » (pour une encoprésie), à des « ennuis » ou à tout autre problème décrit alors comme oppressant la famille. Lorsqu'on en vient au traitement de difficultés liées à la violence ou à d'autres formes d'oppression, le langage de la résistance semble être utilisé de deux manières différentes. Certains praticiens (Kamler, 1990) se centrent d'abord sur la résistance aux effets de l'abus. D'autres comme Durrant et Kowalski (1990) qui travaillent avec une perspective plus orientée vers les solutions, mettent l'accent sur la construction possible à partir des exceptions à ces effets. Chacune de ces approches souligne l'importance d'aider les personnes à reconnaître leurs ressources et leurs forces déjà existantes. Pourtant ils ne s'intéressent pas au degré de résistance dont la personne a fait preuve face à la violence ou à l'oppression elles-mêmes.

¹² Ces désignations – militant antipsychiatrie et thérapeute féministe radical – sont celles que Bonnie préfère.

La seconde méthode que je considère comme très différente de la première est beaucoup plus centrée sur la reconnaissance de la résistance à l'abus lui-même, comme le montre l'extrait d'une lettre écrite par David Epston à une femme nommée Rose¹³.

Depuis le début vous avez eu une force de vie qui a refusé de se soumettre à son autorité. Vous avez chèrement payé votre tendance à vous faire entendre... Néanmoins vous avez refusé de vous nier vous-même... En dépit des essais de votre père pour vous effacer, vous vous êtes durement opposée à lui. Une sagesse très spéciale a dû vous informer qu'il était mauvais, et pas vous... Je crois que votre instinct de survie est votre force de vie, une force qui ne vous a jamais soumise à la nature impitoyable et à la discipline de votre père. (Epston, White & Murray, 1992, p. 103)

Quoiqu'il ait pu se passer au cours de l'entretien, (cela n'est pas décrit dans l'article), il ressort clairement de la lettre que Rose a résisté à l'abus lui-même plutôt qu'à ses effets, même si ses actes spécifiques ne sont pas décrits. L'exemple suivant montre comment Katie a résisté à l'abus sexuel auquel la soumettait son père.

Katie

Katie était venue me consulter parce qu'elle avait des difficultés dans son mariage ainsi que pour son découragement, ses insomnies et sa crainte de ne pas s'occuper correctement de ses enfants. Elle racontait que son père et deux oncles avaient abusé d'elle sexuellement pendant dix ans, entre cinq et quinze ans.

Comme Katie avait déjà suivi une thérapie de groupe et une thérapie individuelle, je lui demandai de dire en quoi cela l'avait aidé. Elle m'a dit que c'était bien de rencontrer des femmes « ayant vécu la même chose ». Puis je lui demandai ce qu'elle avait appris à propos d'elle-même. Katie dit qu'elle avait appris qu'elle avait un problème de frontières, qu'elle avait une faible estime d'elle-même et un manque de confiance en elle. Elle avait aussi appris qu'elle avait tendance à répéter le comportement passif de sa mère dans ses relations avec les hommes. Après l'avoir écoutée, je lui demandai si elle avait eu aussi l'opportunité de parler de la façon dont elle s'était opposée aux abus de son père et de ses oncles. Comme elle disait qu'elle voulait en savoir plus sur ce que je voulais dire, je lui demandai si je pouvais lui poser quelques questions sur sa façon de répondre à ce que son père et ses oncles avaient fait. Elle acquiesça.

Afin d'éviter d'entrer trop vite dans les détails de la façon dont elle avait été violée, ce qui aurait pu être bouleversant, je demandai à Katie comment sa relation avec son père avait changé quand il avait commencé à abuser d'elle. Elle me répondit qu'elle restait loin de lui et passait moins de temps à la maison ; elle avait essayé de le dire à sa grand-mère, elle avait arrêté de l'appeler « Papa », elle gardait des secrets, elle refusait de coopérer ou d'aller quelque part avec lui, elle se disait qu'elle serait une bonne mère qui protégerait toujours ses enfants, elle prenait le parti de ses amis, confrontait les professeurs injustes et enfin elle avait révélé les abus malgré l'énorme pression familiale.

¹³ La distinction que j'ai proposée entre ces deux méthodes n'est pas un reflet de la littérature sur la thérapie narrative, pas plus qu'une distinction entre la résistance à la violence elle-même et la résistance aux effets de la violence.

Katie comprenait réellement que tout ceci constituait différents moyens de se défendre ou de s'opposer aux abus de son père et de ses oncles. Elle était aussi d'accord avec l'idée que ce n'étaient pas les actions ni les pensées d'une personne qui se sous-estime, qui n'a pas confiance en elle-même ou qui se comporte passivement face aux hommes. Je lui demandai ensuite ce que cela lui faisait d'avoir pu reconnaître sa propre résistance. Elle dit: « J'ai l'impression de pouvoir soulever ma voiture.» A ce moment Katie commença à se souvenir d'un certain nombre de moyens avec lesquels elle avait résisté et elle accepta de les écrire. En voici un extrait:

« Je criais et poussais la main de mon père en lui demandant d'arrêter... Cela alla jusqu'au point où je ne voulais pas rentrer à la maison si je le croyais seul et je restais jouer dehors jusqu'à ce que je sois sûre que ma mère ou mes sœurs soient rentrées... Je me souviens que je dormais avec mes vêtements, pendant un temps cela me rassurait chaque fois que quelqu'un approchait de moi. Lorsqu'ils descendaient leur pantalon après avoir baissé le mien, je remettais le mien... Je dormais sur le ventre et restais raide. Si mes parents organisaient une soirée où ils buvaient, je m'installais sur le lit de ma sœur en restant au-dessus des couvertures, ainsi personne ne pouvait la frapper. S'ils devaient frapper ou abuser de quelqu'un, je préférerais que ce soit de moi plutôt que d'elle... A chaque fois qu'ils avaient une soirée, je dormais avec mes vêtements et parfois j'avais un couteau caché dans l'encadrement de la porte ou sous mon oreiller... A 15 ans, j'ai commencé à aller dans des bars. Lorsque des hommes commençaient à faire attention à moi cela me semblait bien mais je savais ce qu'ils voulaient. J'acceptais de boire un coup, de les allumer et puis je leur disais de laisser tomber. Ils me disaient alors que je n'étais qu'une sale allumeuse. Je répondais: "Oui et une bonne"... Après avoir vu ma grande sœur battue par son mari, je me suis dit que je ne me laisserai jamais faire par un homme, aussi je dis à mon premier mari de partir et que c'était fini avec lui... »

Katie conclut:

« Je peux exprimer mon opinion plutôt que de rester silencieuse. Je peux dire à mon mari et aux autres comment je me sens sans sentiment de culpabilité. Je continuerai toujours à aller de l'avant.»

(Katie, 1993).

Conclusion: Parler de résistance

L'une des preuves les plus évidentes de l'existence et de l'importance vitale d'une résistance quotidienne est l'ensemble des efforts faits par les auteurs de violence et d'oppression pour la dissimuler ou la supprimer. En réalité, les stratégies très physiques et décousues utilisées dans pratiquement toutes les formes de domination présumée de l'existence d'une résistance farouche¹⁴. Il est frappant que la littérature sur la théorie et la pratique de la psychothérapie ait pratiquement ignoré une telle résis-

¹⁴ Les maris violents essayent de supprimer la résistance de leur femme en contrôlant leurs mouvements et leurs contacts, en les menaçant, en insistant sur le fait qu'elles sont à blâmer et ainsi de suite. Les adultes qui abusent des enfants essayent de contourner l'inclinaison naturelle des enfants à éviter chaque acte à travers des menaces ou un procédé de tricherie et de contrainte. Les enfants aborigènes qui sont envoyés en internat sont coupés de leur famille précisément pour bouleverser la sensation d'appartenance et l'identité culturelle qui les auraient incités à s'enfuir, ne pas coopérer et refuser résolument d'adopter des valeurs européennes.

tance, particulièrement si l'on pense que le contexte de thérapie fait que beaucoup de gens parlent plus personnellement des atrocités qu'ils ont subies¹⁵. A mon avis, les thérapeutes ont un rôle très important à jouer dans la reconnaissance et dans la mise en valeur de la résistance spontanée des gens qui ont été abusés sexuellement, violés, battus, humiliés et sujets aux autres formes de violence ou d'oppression.

Les deux passages suivants attestent avec éloquence de l'importance de parler de résistance. Le premier est de Bell Hooks (1990). Le second est de Pam, une militante qui commença à consulter des thérapeutes lorsque le souvenir d'avoir été abusée sexuellement étant enfant lui revint en mémoire.

« Comprendre la marginalité comme une position et une place de résistance est crucial pour les gens opprimés, exploités ou colonisés. Si l'on voit seulement la marginalité comme un signe marquant les conditions de notre souffrance et de notre privation, alors un certain désespoir, un profond nihilisme pénètrent d'une façon destructrice en nous. C'est dans cette situation de désespoir collectif que la créativité de chacun, que l'imagination est en danger, c'est là que l'esprit est entièrement colonisé, c'est là que la liberté est la plus désirée. » (p. 343)

« Savoir que j'ai résisté m'a aidée à ne plus me sentir coupable. Mais si je n'avais jamais résisté, cela aurait voulu dire que je vivais avec cela, que je le voulais, que c'était de ma faute. Comment pourrais-je vivre avec moi-même si j'étais ce genre de personne? Penser que j'ai résisté à ce moment-là, que j'ai pu passer à travers cela, ce sentiment-là. Puis j'ai pu avoir un peu d'amour propre, avoir plus de valeur pour moi-même. Puis j'ai commencé à retrouver des choses que j'avais perdues comme la dignité ou avoir de la valeur comme une personne à part entière. »

Allan Wade PhD
University of Columbia
3364 Ridgeview Cr.
RR#1 Cobble Hill B.C.
Canada VOR 1LO

(Traduit par Marie-Christine Cabié et Adeline Jacquemin)

Mes remerciements à Janet Beavin Bavelas, Linda Coates, Dan McGee, Nick Todd, Robin Routledge, Kathleen Howell et Merle Wallace pour leurs nombreuses idées qui m'ont aidées et les conversations intéressantes au sujet de la résistance et aussi à Joanne, Katie et Pam ainsi que les autres femmes du groupe pour leur courage et leur générosité. Merci à Steve de Shazer et Insoo Kim Berg pour leurs encouragements. Mes remerciements également à Louis Cauffman et à tous les membres du groupe de Bruges (Luc Isebaert, Myraïam Lefebvre, Marie-Christine Cabié) pour leur intérêt et leur appui, et à Marie-Christine Cabié et Adeline Jacquemin pour la traduction de cet article.

BIBLIOGRAPHIE

Bavelas, Beavin J. & Coates L. (1992): Personal Communication. University of Victoria.
Burstow B. (1992): *Radical Feminist Therapy*. Newbury Park; Sage.

¹⁵ Ce fait soulève un nombre important de questions qui vont au-delà des possibilités de cet article.

- Carniol B. (1992): Structural Social Work: Maurice Moreau's. Challenge to Social Work Practice. *Journal of Progressive Human Services*, Vol. 3(1).
- Cecchin G. (1992): Constructing therapeutic possibilities. In: S. McNamee and K.J. Gergen (eds.): *Therapy as social construction*. Newbury Park; Sage, pp. 86-95.
- de Certeau M. (1984): *The Practice of Everyday Life*. Berkeley; University of California Press.
- de Shazer S. (1985): *Keys to Solutions in Brief Therapy*. New York; W.W. Norton.
- de Shazer S., Berg I.K., Lipchik E., Nunally E., Molnar A.I., Gingerich W. & Weiner-Davis M. (1986): Brief Therapy: Focused solution development. *Family Process*, 25, pp. 207-222.
- De Shazer S. (1988): *Clues: Investigating solutions in brief therapy*. New York; W.W. Norton.
- Durrant M. & Kowalski K. (1990): Overcoming the Effects of Sexual Abuse: Developing of self-perception of competence. In: Durrant M. and White C. (eds.): *Ideas for Therapy with Sexual Abuse*. Dulwich; Dulwich Centre Publications, pp. 65-110.
- Epston D., White M., & Murray K. (1992). A proposal for a reauthoring therapy: Rose's revisioning of her life and a commentary. In McNamee S. and Gergen K.J. (eds.): *Therapy social construction*. Sage; London, pp. 96-115.
- Foucault M. (1980): *Power/Knowledge*. New York; Pantheon.
- Gilligan C., Rogers A.G., & Tolman D.T. (eds.) (1991): *Women, Girls & Psychotherapy: Reframing Resistance*. New York; Haworth Press.
- Goffman I. (1961): *Asylums*. New York; Doubleday.
- Kamsler A. (1990): Her-Story in the Making: Therapy with women who were sexually assaulted in childhood. In Durrant M. and White C. (eds): *Ideas for therapy with sexual abuse*. Dulwich; Dulwich Centre Publications, pp. 9-36.
- Katie (1993): Unpublished manuscript. Duncan.
- Kelly L. (1988): *Surviving Sexual Violence*. Minneapolis; University of Minnesota Press.
- Moreau M.J. (1990): Empowerment Through Advocacy and Consciousness-Raising; Implications of a Structural Approach to Social Work. *Journal of Sociology and Social Welfare*. Vol. 17(2). pp. 53-67.
- Pam (1995): *Personal Communication*. Duncan.
- Scott J.C. (1990): *Domination and the Arts of Resistance*. New Haven; Yale University Press.
- Stephenson P.H. (1992): *Personal Communication*. University of Victoria.
- White M. & Epston D. (1990): *Narrative Means to Therapeutic Ends*. New York; W.W. Norton.
- White M. (1992) Deconstruction and therapy. In: Epston D. & White M. (eds): *Experience, Contradiction, Narrative, I Imagination*. Adelaide: Dulwich Centre Publications.
- White M. *Re-Authoring Lives: Interviews & essays*. Dulwich Centre Publications.

Thérapie familiale, Genève, 1999, Vol. 20, No 4, pp. 439-441

INFORMATIONS

Les informations publiées dans cette rubrique n'engagent pas la responsabilité de la revue *Thérapie Familiale*.

CONGRÈS, SÉMINAIRES, COLLOQUES

4^e Congrès annuel organisé par Collaborative Family HealthCare Coalition. Thème: «The next phase: Collaborative Family Healthcare Goes Mainstream», Hyatt Regency, Bethesda MD, 27-30 janvier 2000.

Renseignements: Donald Bloch, Fourth Annual Conference Committee, CFHcC, 40 West 12th Street, New York, NY 10011. Tél. 212.675.2477 – Fax 212.727.1126 – E-mail: Staff@CFHcC.org

INSTITUT D'ÉTUDES DU COUPLE ET DE LA FAMILLE

Séminaires à Genève:

«**Où sont les hommes?**» avec Jacques-Antoine Malarewicz, vendredi 4 et samedi 5 février 2000

«**L'argent: quels enjeux pour le couple?**» avec Jocelyne Dahan, médiatrice et conseillère conjugale, lundi 27 mars 2000

Séminaires à Annecy:

«**L'intervenant systémicien: articulations entre individu et contexte**» avec Colette Lechenne, vendredi 14 et samedi 15 janvier 2000, samedi 5 février 2000

L'INSTITUT FÊTERA SES DIX ANS le vendredi 11 février 2000 par une conférence-débat avec Boris Cyrulnik et Robert Neuburger sur le thème «L'enfant face au couple et à la famille»

Informations et inscriptions: Institut d'études du couple et de la famille, 10 rue de la Madeleine, 1204 Genève – Tél. (41)(22)311 82 11 – Fax (41)(22) 312 29 79

5^{es} Journées du CERPP/IRSEA «(DES)OBÉISSANCE ET DROITS HUMAINS: De la psychopathologie à l'anthropologie» les 2 et 3 mars 2000 à Toulouse.

Information et proposition de Communication: A. Kiss et J.L. Sudres, Maison de la Recherche, CERPP, 5 allée Antonio Machado, F-31058 Toulouse Cedex. Tél. 05.61.50.37.38 – Fax 05.61.50.37.45

Conférence «PRISE EN CHARGE DES FAMILLES RECOMPOSÉES», organisée par Carole GAMMER, psychologue clinicienne, le samedi 11 mars 2000, à Paris.

Cycle de perfectionnement «VIOLENCES SEXUELLES. COMMENT ABORDER LES VICTIMES ET LES AGRESSEURS? ÉVALUATION ET PRISE EN CHARGE», organisé par Carole GAMMER, psychologue clinicienne, du 6 au 8 mars 2000, à Paris.

Informations: Lana Dumas, Villa Yvonne, 60 rue Avaulée, F-92240 Malakoff. Tél. 01.42.53.12.13 – Fax 01.42.53.05.05.